

Texte: Yves Lasseur

Photographe à «Salut les copains», il a immortalisé, de 1962 à 1974, toutes les stars de la chanson. Le 27 juin, **Jean-Marie Périer** sera l'hôte-vedette de la journée Photos 08, organisée à Genève par L'illustré. Il commente dans ces pages quelques-unes des images qui l'ont rendu célèbre et constituent un fabuleux témoignage sur l'époque.

«Toutes mes photos sont des mensonges!»

Vous êtes LE photographe qui a croqué les chanteurs des années 60. Vous souvenez-vous de quelques Suisses parmi ces vedettes?

Non... Il y en avait?

Quelques-uns. L'un d'eux figure même sur la célèbre photo que vous avez prise en 1966 et qui réunit 46 chanteurs de l'époque. C'était un gamin, il s'appelait le Petit Prince.

Ah, je ne savais pas qu'il était Suisse.

Sa carrière s'est vite terminée. Il a eu de gros problèmes d'alcool.

J'en ai vu tellement qui ont plongé comme ça... Ils connaissaient le succès à 16 ans et ils pétaient les plombs à 20. La célébrité est très difficile à gérer. Ma chance à moi a été de naître dans un milieu où tout le monde était artiste et célèbre. A la maison (*son père est le comédien François Périer*), on croissait des gens comme Sacha Guitry, Louis Jovet, Humphrey Bogart. Donc, quand j'ai rencontré tous ces mêmes dans les années 60, j'en

savais beaucoup plus qu'eux sur la célébrité. Je connaissais les coulisses.

Mais c'est par hasard que vous êtes venu à la photographie. Et vous avez su saisir votre chance. Quarante ans plus tard, il reste des milliers de photos qui forment une œuvre.

Oh, une œuvre... Il faut se méfier des mots. Ma chance a été de rencontrer Daniel Filipacchi à 16 ans, en 1956. C'était un type rare, qui ne parlait que jazz et musique. Il m'a pris sous son aile et m'a fait entrer comme photographe dans des magazines. En 1962, quand il a créé le journal *Salut les copains*, il m'a dit: «Est-ce que tu veux le faire?» On n'imaginait pas à l'époque que ce mensuel allait tirer à un million et demi d'exemplaires!

Avec le recul, comment expliquer ce phénomène qui a marqué toute une génération?

C'était le seul magazine du genre dans toute l'Europe, et les chanteurs, les vedettes devaient absolument y figurer. Pour eux, c'était

un parcours obligé. Ainsi, la première fois que j'ai rencontré les Rolling Stones, ce sont eux qui attendaient le rendez-vous! On a peine à le croire aujourd'hui. C'est ce qui a été ma chance: être là quand il fallait avec qui il fallait.

Vous ne pensez pas que votre gentillesse naturelle a aussi contribué à mettre ces vedettes à l'aise et à les amener à poser pour vous?

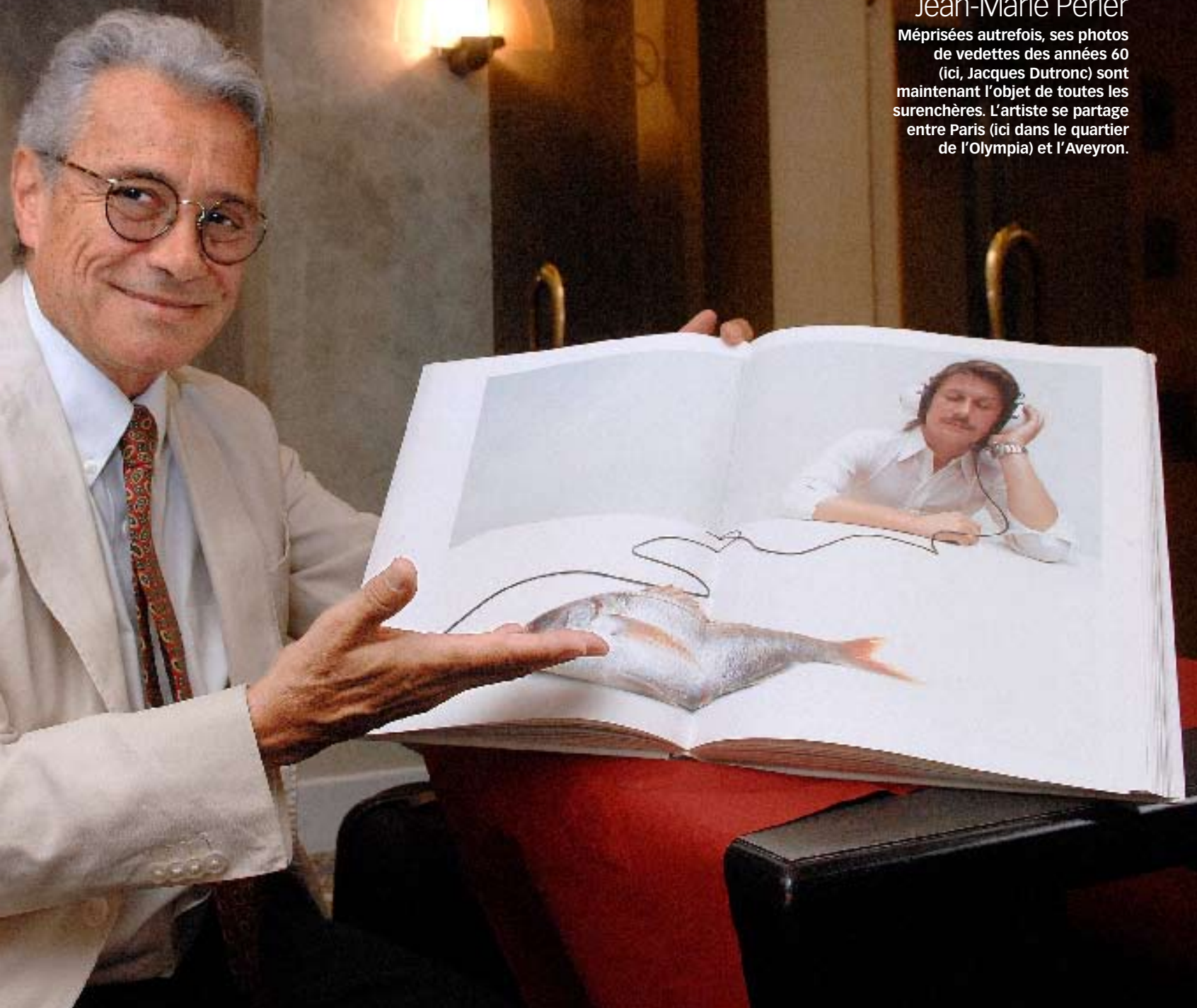
Ce que vous appelez ma gentillesse me vient de l'éducation de mon père, François Périer. Un homme admirable, qui m'a tout donné. J'ai toujours rêvé de lui ressembler. Et toujours essayé d'aborder les gens comme lui le faisait. Ça aide énormément. A part ça, les vedettes qui perçaient à l'époque étaient des mômes. C'est la première fois dans l'histoire de l'humanité que les enfants gagnaient plus que leurs parents. Quand Johnny cassait une Ferrari, il bousillait en cinq secondes ce que son père gagnait en dix ans. Ces mômes ne savaient pas vraiment ce qui leur arrivait. Et ils n'étaient pas obsédés par leur image pour une raison très simple:



Photos: Claude Gluntz

Jean-Marie Périer

Méprisées autrefois, ses photos de vedettes des années 60 (ici, Jacques Dutronc) sont maintenant l'objet de toutes les surenchères. L'artiste se partage entre Paris (ici dans le quartier de l'Olympia) et l'Aveyron.



Françoise et Mick

«J'ai pris cette image en 1965. A l'époque, toutes les grandes stars du rock anglo-saxonnes, comme les Rolling Stones, les Beatles ou Dylan, ne souhaitaient qu'une chose: rencontrer Françoise Hardy ou Brigitte Bardot. J'ai arrangé ce rendez-vous entre Françoise, mon premier amour, et Mick Jagger à Londres. Ils ont mangé ensemble et Françoise m'a dit après le repas que Jagger n'avait pas arrêté de lui faire du pied. Sur cette photo, je trouve qu'ils ont un peu l'air de se foutre de moi...»

Photo: Photos12.com/Jean-Marie Périer



ils ne savaient pas qu'ils en avaient une! Aujourd'hui, c'est tellement différent...

C'est vrai qu'en quatre décennies la photographie people a pris une ampleur sans nom. Pour le meilleur ou pour le pire?

Pour le pire! Et ça continuera. Parce que les journaux français ne sont plus aux mains de journalistes, mais de financiers. Ces journaux sont de plus en plus nombreux et ils ne marchent pas. Tous cherchent donc comme des fous ce qui va accrocher le client. Et, pour commencer, de mauvaises nouvelles. Catherine Deneuve a un gros bourrelet? Boum, en avant, on photographie! Ils vont au plus bas et, plus le temps passera, plus ça descendra.

Vous écrivez pourtant dans l'un de vos livres qu'en matière de photo vous avez toujours préféré le mensonge à la réalité...

Bien sûr! La réalité, ça ne m'intéresse absolument pas.

Vous n'allez quand même pas dire que vous avez trompé les jeunes?

Non, il ne s'agit pas de les tromper. Il s'agit de faire du spectacle. Et, en termes de spectacle, il faut savoir mentir pour dire la vérité.

Donnez-nous un exemple d'une de vos photos, considérée comme un mensonge reposant sur la réalité.

Mais toutes le sont! Absolument toutes. Quand j'allais photographier une vedette, je la connaissais généralement par cœur, donc je savais exactement ce que j'allais faire. Ce n'est donc pas la réalité que je mettais en scène, mais ce que j'avais imaginé pour elle. Quand je photographie Sylvie Vartan à Tokyo, l'air épuisé parmi de jeunes fans japonaises, ce n'est pas du reportage. Tout est mis en scène. Quand on aime les gens, ce qu'on imagine d'eux leur ressemble.

A l'époque, vos photos étaient méprisées par l'intelligentsia, mais aujourd'hui on se les arrache. A quel moment est venu le tournant?

Oh, les intellectuels continuent à les mépriser! Mais ce ne sont pas eux qui m'intéressent. La vision



De quoi rêvez-vous?

«De revenir en 1965! Je me marrais quand même plus à cette époque. Et mieux vaut avoir 25 ans que 68.»

que les gens ont de mon travail a changé il y a dix ans grâce au maire de Paris, Bertrand Delanoë. Il n'y connaît rien, mais comme tant d'autres il avait le souvenir de mes photos et m'a suggéré d'en faire une expo. On s'est retrouvés avec 250 tirages de 2 mètres sur 3. J'ai aussi bénéficié de la nostalgie qu'inspirent les années 60 et du fait que la plupart des chanteurs de l'époque sont encore là. Johnny est là, les Stones sont là. Sans que je l'aie imaginé au départ, mes photos ont pris valeur de témoignage d'une époque.

Financièrement, c'est une bonne affaire! Combien valent-elles?

Entre 2000 et 5000 euros le tirage, mais je prends garde de ne pas multiplier les expos et les ventes. Ces photos, maintenant, c'est ma retraite. Et dire qu'il y a dix ans ça

ne valait pas un clou. Pendant des années, les spécialistes m'ont expliqué que c'était de la merde, et maintenant on me dit que c'est de l'art.

Du coup, vous voilà riche?

Non, car j'ai toujours dépensé plus que ce que je gagnais et je continue de le faire.

Plus de trente ans après la fin de Salut les copains, quelles relations gardez-vous avec les vedettes de l'époque?

C'est très simple. Ma famille, c'est Françoise Hardy et Jacques Dutronc. Il me reste aussi Johnny, Sylvie et Eddy Mitchell. Ça, c'est la base. Les fidèles qui le resteront toujours.

Françoise Hardy a été la première femme de votre vie. Comment



La ligne de vie

«J'ai eu la chance de ne jamais avoir à manier une pelle ou un marteau pour gagner ma vie. Et je fais mienne cette boutade d'Audiard. A ceux qui lui disaient: «On ne peut pas tout avoir», il répondait: «Pourquoi pas? Y en a bien qui n'ont rien!»

avez-vous pris la chose quand Dutronc vous l'a ravie?

Quand elle me l'a présentée, je suis tombé encore plus fou de lui que d'elle! Et puis Françoise et moi, on commençait déjà à se séparer. N'empêche: plus de quarante ans plus tard, on continue à se voir tous les trois. Il n'y a pas une semaine depuis 1962 sans que Françoise et moi nous soyons vus, écrit ou téléphoné.

Et les grandes stars étrangères? Vous gardez des contacts, par exemple, avec les Rolling Stones?

J'ai été très pote avec Mick Jagger pendant douze ans, mais maintenant on ne se voit plus, nos deux vies n'ont plus rien à voir. Lui, c'est un jet-setter mondial milliardaire et, moi, je vis dans l'Aveyron... Je ne saurais même plus quoi lui dire.

Chacun sait que le père qui vous a aimé et élevé était François Périer, mais que votre père biologique était Henri Salvador. Aujourd'hui, vous dites ne plus vouloir parler de lui. Pour quelle raison?

Parce qu'il s'est mal conduit. Pendant trente ans, il m'a montré du doigt en disant: «C'est mon fils», et en fait il ne m'a jamais reconnu. Peu importe. Ce que je lui reprocherai toute ma vie, c'est d'avoir fait des promesses à mes enfants, donc à ses petits-enfants, puis de les avoir laissés tomber du jour au lendemain. Il avait changé de vie, ça ne l'intéressait plus. Eh bien, mes enfants ne sont pas des gadgets qu'on peut balancer à la poubelle. Et, ça, je ne le lui pardonnerai jamais.

A 68 ans, vous restez très actif – photo, cinéma, livres de souvenirs –, mais tout donne le sentiment que vous êtes habité par la nostalgie des années 60. C'est faux?

Non! Mais ce serait délirant de ne pas avoir la nostalgie de cette époque-là! Ma vie est quand même moins drôle aujourd'hui que quand je disais à Johnny: «Viens, je t'emmène à Los Angeles pour faire quelques photos!» Oui, j'ai la nostalgie de cette époque. Vieillir est une horreur. Et je ne crois pas un mot de ceux qui prétendent le contraire. Pas un! **Y. L. ■**



Photo: Photos12.com/Jean-Marie Périer

Dutronc et le poisson qui commençait à sentir

«C'est la photo la plus absurde que j'ai jamais faite! Elle date de 1970. Je l'aime beaucoup, car elle est complètement dans l'esprit loufoque que Dutronc a fait souffler sur la chanson française. On s'est bien marrés, ce jour-là. Jacques et moi avions d'abord déjeuné et nous étions un peu

bourrés quand l'assistante est venue nous dire: «Faudrait vous dépêcher, le poisson commence à sentir mauvais!» Jacques a toujours été et reste un ami proche. Comme Françoise Hardy, il continue de faire partie de ceux que j'appelle «ma famille.»



Photo: Photos12.com/Jean-Marie Périer

Sheila et Sylvie à la ferme

«1967. Sheila et Sylvie Vartan posent pour moi déguisées en Bécassine. Comme toutes les vedettes de l'époque, elles ne cherchaient pas à protéger leur image, car elles ignoraient même qu'elles en avaient une. Cette photo serait impossible à réaliser avec les stars d'aujourd'hui. Elles veulent tout

contrôler. A l'époque, le seul problème que nous ayons eu, c'étaient les oies. C'est très con, une oie, surtout quand il y en a tout un troupeau. La photo a été prise dans les environs de Paris. Elle avait été un bon prétexte pour aller gueuletonner à la campagne!»





Photo: Photos12.com/jean-Marie Férier



Photo: Claude Glumtz

«**Salut les copains**»
était le seul magazine
du genre dans toute
l'Europe et les
vedettes devaient
absolument y figurer.
Pour elles, c'était un
parcours obligé»

Mars 1964: et les Beatles furent

«Je les avais fait venir au studio. Après avoir donné une cigarette et un briquet à chacun, j'ai fait éteindre la lumière, puis j'ai déclenché trois fois pendant qu'ils allumaient leur clope. C'était fini. On est allés boire un verre et ils m'ont adopté. Par la suite, j'ai fait plusieurs photos des Beatles, dont certaines ont illustré des pochettes de disques distribuées en Angleterre. Finalement, je me suis brouillé avec Lennon, mais c'est lui qui avait raison: il s'est fâché en voyant que je les avais photographiés un jour avec le même trucage utilisé pour Claude François.»



Photo: Photos12.com/Jean-Marie Périer

Le faux sommeil de Sylvie et de Johnny

«Pour leur mariage, ils m'avaient fait l'amitié de me prendre pour témoin. Cette photo date d'un peu plus tard, de mars 1971. L'intérieur d'une limousine, une valise, des fleurs, et Sylvie et Johnny accablés de fatigue: on peut les imaginer en tournée, quelque part sur les routes de France. En fait, tout est mis en

scène. J'ai réalisé cette photo en studio – on peut deviner l'éclairage extérieur – et le couple faisait semblant de dormir. Sauf qu'à la longue, si je me souviens bien, ils se sont assoupis pour de bon! Quand je vous dis qu'en photo j'ai toujours préféré le mensonge à la réalité!»

Rendez-vous avec lui à Photos 08

Jean-Marie Périer sera l'invité-vedette de la rencontre Photos 08 organisée par L'illustré le 27 juin à Genève. Au programme de cette journée ouverte à tous les amoureux de l'image: des débats et des projections sur ces deux pôles du photojournalisme que sont le «people» et l'«humanitaire».

Halle Sécheron, av. de Sécheron 14, Genève, vendredi 27 juin dès 16 heures. Entrée libre, mais inscriptions recommandées. Informations: www.photos08.ch / contact: info@photos08.ch

Photo: Claude Gluntz



Photo: Photos12.com/Jean-Marie Périer

L'époque est finie

C'était en 1967. A 27 ans, Jean-Marie Périer, ici avec Sheila, était le photographe le plus envié de toute une génération. Une vie de rêve dont il a su tirer le meilleur avec talent et gentillesse.